



**HAL**  
open science

## Portraits de géographes en lecteurs

Dylan Simon

► **To cite this version:**

Dylan Simon. Portraits de géographes en lecteurs. Adell Nicolas. La vie savante. La question biographique dans les sciences humaines, PUF, pp.49-84, 2022, 978-2-13-083053-5. hal-03772081

**HAL Id: hal-03772081**

**<https://hal.science/hal-03772081>**

Submitted on 4 Apr 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

2

## Portraits de géographes en lecteurs

*par Dylan Simon*

[...] un syncrétisme de sorcier, de chaman, de charlatan, de lecteur, d'excentrique, de métis, de philologue allemand, de géographe et de professeur érudit pâlichon frileux en gilet dans sa bibliothèque.

(Pierre Senges, 2011)

Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle émerge l'idée d'un monde unifié et fini, exploré et connu, où tout est quantifiable et inventorié selon les schèmes d'une rationalité occidentale triomphante et conquérante. Parmi les savants de l'époque qui s'en font précisément l'écho, les géographes Élisée Reclus et Jean Brunhes décrivent ce mouvement avec beaucoup d'acuité. De ce fait, dans l'historiographie des savoirs géographiques et cartographiques, une grande attention a été accordée, avec raison, à l'enquête ou à l'expérience de terrain. C'est en quelque sorte la face glorieuse, sur un plan scientifique entendons-nous bien, puisque ces enquêtes, on le sait, étaient précédées ou accompagnées de conquêtes. Par rapport à

*La vie savante*

cette valorisation ou à cette mystique du terrain qui fait aujourd'hui de ce dernier le principe même de la connaissance en sciences humaines et sociales, un terrain comme caractéristique supposément obligée de l'*ethos* du géographe, nous proposons à l'inverse d'envisager ce dernier comme un lecteur. Cette inscription scientifique est alors celle du savant de cabinet, mais aussi, et plus tardivement, celle du géographe lettré qui fait de la littérature une ressource documentaire ou un matériau d'analyse. Ainsi, Jean-Louis Fabiani, dans son « Portrait du sociologue en *lector* », observe que « les contraintes [...] de la carrière en sciences sociales tendent à majorer l'impératif d'originalité et de créativité des productions intellectuelles » (Fabiani, 2015, p. 9). Or, il rappelle à juste titre que « l'anthropologie de cabinet que pratiquaient les sociologues durkheimiens en avait fait des lecteurs à plein temps qui triaient dans la masse de leurs lectures les éléments leur permettant de bâtir leur propre entreprise analytique. La dévaluation du lecteur est plus tardive, et elle s'appuie le plus souvent sur une forme de mystique du terrain qui fait de la rencontre commotionnelle avec l'objet le principe même de la connaissance en sciences sociales » (*ibid.*, p. 12). En France, une telle dévalorisation du lecteur est plus précoce en géographie qu'en sociologie, puisque le succès des thèses de Jean Brunhes et d'Emmanuel de Martonne en 1902 contribue à légitimer le recours au terrain (Robic, 2006, p. 26), pratique poursuivie et institutionnalisée par les élèves de Paul Vidal de La Blache – Albert Demangeon, Jules Sion, Camille Vallaux, etc. – au début du xx<sup>e</sup> siècle. Il n'en reste pas moins que les géographes ont gardé des

### *Portraits de géographes en lecteurs*

pratiques essentiellement mixtes, passant beaucoup de temps à lire et à écrire – comment pourrait-il en être autrement ? –, « le terrain ne pourvoyant évidemment pas à la totalité des besoins de l'enquête » (Lefort, 2012, p. 471). En d'autres termes, on gagnerait à repenser la part de l'activité bibliographique dans la production du savoir géographique, à réinscrire davantage le géographe et son discours dans une tradition plus longue, avec la spécificité et la pérennité de ses pratiques scripturaires (Orain, 2009), à réévaluer en somme ce discours comme une forme qui ordonne « un matériau disparate d'informations » (Besse, 2015) et qui, pour reprendre la belle expression de Laurent Demanze, « s'alimente au commerce d'autrui, dans des textes où l'écriture et la lecture vont de pair » (Demanze, 2015). En d'autres termes, il ne faut pas minorer : d'une part, le processus de reproduction à l'œuvre dans la géographie et les sciences sociales, les praticiens de ces disciplines passant beaucoup de temps à reproduire – inconsciemment ou non – les théories, découvertes et discours réalisés antérieurement (Abbott, 2001, p. 17-18) ; d'autre part, la dimension bibliographique dans l'activité proprement créatrice de ces savoirs.

Pour ce portrait du géographe *en lisant, en écrivant*, on s'arrêtera sur quatre figures importantes de la communauté disciplinaire, à savoir Max Sorre (1880-1962) et Roger Dion (1896-1981), pour lesquels on dispose de sources archivistiques<sup>1</sup>, ainsi que

1. Il s'agit des archives personnelles de Max Sorre (correspondances, carnets et cours) partiellement conservées par sa famille et du

*La vie savante*

Roger Brunet (né en 1931) et Jean-Louis Tissier (né en 1945). Disons-le d'emblée, l'échantillon n'est pas uniforme. Max Sorre et Roger Dion – qui ont pratiqué une science érudite de cabinet une partie de leur existence, sans que cela signifie pour autant une déprise avec le monde contemporain – se distinguent largement de Roger Brunet et de Jean-Louis Tissier, qui sont davantage des chercheurs au sens actuel du terme, ouverts à différents matériaux analytiques (Tissier s'est par exemple investi dans la réalisation de films) et imprégnés d'épistémologie. Toutefois, par-delà des différences de génération, de style et de posture qui composent ce portrait inévitablement bigarré, ces quatre géographes développent des projets scientifiques ou intellectuels dans lesquels la lecture de textes savants et/ou littéraires tient une place primordiale et, plus précisément, fondatrice. Certes, les manières de faire sont différentes, les finalités dissemblables, les contextes distincts. Reste que, à une époque donnée de leur trajectoire universitaire, c'est bien cette activité érudite ou lettrée qui conditionne leur *ethos* savant, davantage que la pratique d'un quelconque terrain local ou régional. Partant, il s'agit de questionner comment leurs choix scientifiques, c'est-à-dire les recherches effectivement mises en œuvre,

---

fonds Roger Dion du Collège de France. Concernant le premier, nous avons également consulté les fonds Claude Lévi-Strauss (Bibliothèque nationale de France) et Henri Piéron (université Paris-Descartes), ainsi qu'un fonds privé, les archives de l'historien Robert Schnerb. Je remercie Maguy Charritat (petite-fille de Max Sorre) et Claudine Hérody-Pierre (petite-fille de Robert Schnerb) de m'avoir autorisé à consulter les documents de leurs grands-pères respectifs.

*Portraits de géographes en lecteurs*

déterminent – de manière plus ou moins aiguë selon les cas envisagés – des pratiques spécifiques de lecture et d’écriture. Donner à voir de telles conduites passera notamment par le recours aux textes lus ou écrits par ces géographes.

UN PORTRAIT DE GROUPE

Entamons par un bref portrait de groupe qui permettra de saisir les différents horizons cognitifs des géographes convoqués, en particulier dans les modalités d’articulation à leur vie savante. Le projet de Max Sorre – une « écologie humaine » qui s’attache aux interactions entre l’homme et les différentes composantes du milieu – trouve sa réalisation dans une somme totalisante de plus de deux mille pages en quatre volumes, *Les Fondements de la géographie humaine* (Sorre, 1943-1952). Ces derniers appréhendent l’humain selon une conception écologique distinguant les formes primitives ou organiques de l’activité humaine, les conditions techniques de l’aménagement du monde et les différents modes d’habitat (rural et urbain). Au soubassement de cette partition réside la volonté de proposer une synthèse des connaissances sur l’homme, d’aboutir également à une explication de l’*écoumène* (la Terre habitée). Une telle écologie humaine se construit surtout de manière spéculative et par de multiples appropriations dans différents domaines du savoir. L’intérêt réside alors dans ce

### *La vie savante*

qu'une telle œuvre savante a pu avoir d'effets sur la vie du géographe. Dès le début des années 1920, période à partir de laquelle Sorre développe ce programme – il est alors professeur à l'université de Lille –, ce dernier cesse pratiquement toute recherche de terrain, à rebours de nombre de ses collègues. Cette orientation scientifique rend donc possible une autre trajectoire personnelle. Contrairement à une grande majorité de géographes français qui se construisent un fief régional, qui s'installent à demeure dans une université en devenant des spécialistes de leur contrée, le projet intellectuel de Sorre, par sa dimension livresque, ne nécessite pas la connaissance approfondie d'une région. D'où une plus grande mobilité du géographe qui change souvent de postes et de lieux d'exercice : après Lille, il devient dans les années 1930 recteur à Clermont-Ferrand et Aix-Marseille, puis proche collaborateur de Jean Zay au ministère de l'Éducation nationale. Révoqué par Vichy en 1940, il termine sa carrière comme professeur de géographie humaine à la Sorbonne, puis comme directeur du Centre d'études sociologiques (Simon, 2021).

Si le programme scientifique de Roger Dion est tout autre, il est également singulier en cette seconde moitié de xx<sup>e</sup> siècle. La trajectoire est certes brillante : normalien et « caïman » à la rue d'Ulm, auteur d'une thèse reconnue sur *Le Val de Loire. Étude de géographie régionale* (1933), il devient rapidement maître de conférences à Lille (un an après sa thèse), occupe la chaire de géographie politique à la Sorbonne en 1945 avant d'être élu au Collège de France en 1948. Pourtant, son *Histoire de la vigne et du vin en France*

*Portraits de géographes en lecteurs*

*des origines au XIX<sup>e</sup> siècle* (Dion, 1959) et plus encore sa géographie historique de la Gaule romaine et de la Méditerranée homérique (Dion, 1972a et 1977) l'individualisent et l'isolent de sa communauté disciplinaire. La vie savante de Roger Dion s'apparente alors davantage à celle d'un historien ou d'un philologue commentant les sources antiques et médiévales, pratiquant l'exégèse de *L'Odyssee*, analysant attentivement les comptes-rendus des fouilles archéologiques. À rebours des pérégrinations d'un Victor Bérard – lui-même grand lecteur – qu'il commente et qu'il cite, Dion ne pratique pas assidûment les terrains méditerranéens pour construire la géographie historique de cet espace.

Avec les deux derniers géographes échantillonnés, nous changeons de génération, de manières de faire et d'écrire. Après avoir soutenu ses thèses sur les *Campagnes toulousaines* (principale) et *Les Phénomènes de discontinuité en géographie* (secondaire) en 1965, Roger Brunet devient successivement professeur aux universités de Toulouse en 1966 et de Reims, puis directeur de recherche au Centre national de la recherche scientifique (CNRS). Fondateur de la revue *L'Espace géographique* en 1972, « soucieux de consolider l'arrière-plan théorique de la géographie et notamment d'y développer des préoccupations de type structuraliste » (Orain, 2015), Brunet publie un article resté célèbre, « Géographie du Goulag », en 1981. Si ce dernier constitue un hapax textuel dans sa carrière, le géographe s'est néanmoins illustré comme un spécialiste de l'aire russe en travaillant cette région pour son volume de la *Géographie universelle* (1996). En



*La vie savante*

son temps – en 1937 –, Julien Gracq, alors sous son vrai nom de Louis Poirier, avait renoncé à une thèse sur l'Union soviétique faute d'un visa qui ne lui fut pas accordé – empêchement qui déclencha pour partie l'écriture romanesque. Écrire sur cet espace fermé, pour de nombreux chercheurs occidentaux tout du moins, implique de faire autrement de la géographie. Chez Brunet, c'est le choix d'un recours massif à la littérature russe.

Figure également notable de la géographie contemporaine, Jean-Louis Tissier a développé des recherches dans lesquelles la lecture et l'analyse de textes littéraires sont fondamentales. De fait, ses travaux, qui s'inscrivent à la confluence de la géographie et de la littérature, goment parfois la frontière des registres disciplinaires. Auteur d'une thèse de troisième cycle intitulée *Paysages : expressions littéraires et audiovisuelles* (1986), il forme de nombreuses générations d'historiens et de géographes à l'École normale supérieure de Saint-Cloud, avant d'enseigner successivement aux universités de Paris 12 – Est-Créteil et de Paris 1 – Panthéon-Sorbonne. Auteur de plusieurs articles sur Julien Gracq (Tissier, 1981 et 2016) – ainsi que d'un entretien réalisé en 1977 avec ce dernier et réédité dans le volume de la Pléiade dédié à l'écrivain (Tissier, 1995) –, mais également de textes sur Claude Simon, Pierre Michon (Tissier, 2013 et 2017), Victor Segalen, Jean Giono, Ernest Hemingway, Hergé, etc., il s'investit enfin dans une intense activité critique, recensant de nombreux ouvrages, notamment pour les journaux *Libération* et *En attendant Nadeau*.

*Portraits de géographes en lecteurs*

FAÇONS DE LIRE,  
MANIÈRES D'ÊTRE GÉOGRAPHE

Selon des modalités diverses, la manière d'être de ces géographes est celle de l'érudit, du savant et/ou du lettré. Max Sorre (à partir des années 1920) et Roger Dion (à partir des années 1950) peuvent se comprendre comme des érudits qui déploient de vastes connaissances livresques. Cette inscription savante n'est toutefois pas identique : le savoir de Sorre est encyclopédique et s'attache à de multiples sphères du savoir, sans qu'il y ait *a priori* de limites précises fixées à ce dernier ; celui de Dion se consacre à l'approfondissement d'une géographie historique affichant tous les signes de l'érudition classique à la *Wilamowitz-Moellendorff*. D'un côté, un géographe généraliste ; de l'autre, un géographe mué en historien-philologue ; en somme, une « érudition des traversées » *versus* une « érudition des profondeurs », pour reprendre la terminologie de Nicolas Adell (2020)<sup>1</sup>. Pour sa part, Roger Brunet serait davantage un savant qui adopte une attitude lettrée, certes parce qu'il est un grand lecteur, mais aussi parce qu'il se trouve dans la nécessité de compiler des sources afin d'approcher la réalité soviétique. En cela, la pratique lettrée de Brunet est d'abord conditionnée par les contingences de l'époque – l'impossibilité d'un terrain en URSS – et

1. Je remercie Nicolas Adell de m'avoir communiqué son texte avant sa parution, ainsi que pour ses commentaires et suggestions.

*La vie savante*

revendiquée comme une posture néanmoins efficiente scientifiquement. Des géographes convoqués, Jean-Louis Tissier est celui qui s'inscrit le plus comme un lettré. Si ses connaissances sont vastes – et si le géographe déploie une forme d'érudition imposante –, Tissier est à l'opposé de l'érudit de bibliothèque et de la pratique livresque d'un Roger Dion. Universitaire de plein vent, il n'en reste pas moins « quelqu'un dont l'existence physique et intellectuelle s'ordonne autour des textes et des livres [...], employant sa propre vie à les faire vivre et, en particulier, à les lire » (Marx, 2009, p. 11).

Repérons maintenant « comment ces façons de faire deviennent des manières d'être » (Adell, 2020). Chez Max Sorre, on peut discerner une grammaire de l'existence érudite, sur le modèle de celle élaborée par William Marx – le corps, l'horaire ou le temps, le cabinet, la mélancolie, la querelle, etc. Jacqueline Beaujeu-Garnier (1917-1995), qui fut la collègue de Sorre à la Sorbonne, évoquait ce « calme silence d'un bureau croulant de livres et de fiches que le Maître annotait de sa plume inlassable » (Beaujeu-Garnier, 1963, p. 39). Dans certaines de ses lettres, Sorre allie fréquemment le travail savant avec des questions de temps, entendu de manière polysémique. L'écriture s'inscrit d'abord dans des contraintes ou prétextes météorologiques lorsqu'il précise : « Nous sommes morts de chaleur. Je corrige à force les cent soixante pages d'épreuves que j'ai reçues hier<sup>1</sup> », ou de manière plus explicite :

1. Archives privées (désormais AP), fonds Max Sorre. Lettre de Max Sorre à son fils Maurice, Paris, sans date.

*Portraits de géographes en lecteurs*

« J'ai travaillé sans souffler : le temps n'invitait pas aux distractions<sup>1</sup> » et « divertissement pour un dimanche pluvieux<sup>2</sup> ». Plus fondamentalement, c'est aussi le rapport au temps social, en particulier l'indice d'un temps savant spécifique, comme lorsqu'il écrit :

Je m'arrête dans le haut de ma deux cent huitième page parce que je suis sommé d'aller prendre l'air. Si je ne sortais pas mon bouquin serait fini en février : il a bonne tournure. Il va vite en ce moment parce que je me passe de documentation – mais bientôt il faudra un peu stopper. [...] Demain matin je téléphonerai pour P. R. Je pensais le faire maintenant, mais j'ai laissé passer cinq heures parce que j'écrivais comme un forcené.

L'attention savante est tout orientée vers certaines dates, des horizons qui structurent l'activité, à savoir l'achèvement d'un projet ou d'un ouvrage. De même, en mai 1945, alors qu'il va avoir 65 ans, il mentionne à l'historien Robert Schnerb (1900-1962) qu'« il faut à [s]on âge mettre les bouchées doubles pour achever ses desseins surtout quand on s'y replit un peu tard<sup>3</sup> ». Le travail est alors une course contre l'âge, un impératif, notamment si l'on veut rédiger son testament intellectuel, en l'occurrence les *Fondements de la géographie humaine*. Labeur savant qui apparaît enfin comme un remède, comme un divertissement pascalien, un dérivatif au temps qui passe, s'inscrivant également

1. *Ibid.*, Paris, 21 juillet 1954.

2. Université Paris-Descartes, fonds Henri Piéron. Lettre de Max Sorre à Henri Piéron, Paris, 13 juin 1954.

3. AP, fonds Robert Schnerb. Lettre de Max Sorre à Robert Schnerb, Paris, 25 mai 1945.

*La vie savante*

dans une certaine forme de mélancolie quand il précise que ce travail acharné l'a « préservé de trop penser à tout ce qui arrive », en particulier le décès de ses collègues, Georges Jamati (1894-1954), directeur des sciences humaines au CNRS, et l'économiste Michel Augé-Laribé (1876-1954). Transparaît donc à plusieurs endroits l'image d'un géographe reclus dans son bureau, écrivant comme un « forcené ». Indice également de ce labeur acharné, les notations récurrentes concernant le nombre de pages de ses ouvrages :

Voilà, je fais la toilette de mon ours [*sic*]. J'y ai posé hier le point final. Et maintenant j'y ajoute quelques références bibliographiques à la fin de chaque chapitre. Pas beaucoup car si je me laissais aller la bibliographie tiendrait autant de place que le texte et il faudrait faire un autre volume. Cela donnera de 300 à 320 pages bien tassées. C'est un peu gros pour la collection mais tant pis. De toute manière c'est tout à fait à jour car j'y ai incorporé des communications qui vont être faites au congrès de Rome<sup>1</sup>.

Mention d'un arrêt de son travail journalier à telle page, ambition de produire un ouvrage avoisinant tel nombre de pages, etc. En cela, ses propos laissent entrevoir une forme d'ostentation, une volonté de montrer une production abondante et ininterrompue et confirment également sa pratique de compilation avec une obsession pour la bibliographie. Sa démarche intellectuelle apparaît ainsi très fortement orientée par la recherche d'une documentation, par

1. AP, fonds Max Sorre. Lettre de Max Sorre à son fils Maurice, Paris, 21 juillet 1954.

*Portraits de géographes en lecteurs*

l'examen de tout ce qui peut lui fournir un matériau pour construire un discours géographique. Chaque publication est évaluée et estimée à l'aune de ce qui peut en être retiré :

« Pas beaucoup de lectures à se mettre sous la dent. On relit. Saint-Évremond est un bon compagnon – et Miguel de Unamuno aussi qui ne lui ressemble guère. J'ai feuilleté pour y trouver quelques renseignements un livre de Descamps sur le Portugal dont je n'avais pas pu tirer grand-chose autrefois – disons rien. Cette sociologie issue de l'enseignement de Le Play est d'une extrême pauvreté [...] »

« J'ai été amené à faire une découverte curieuse dans la Bibl. d'Otremba (même série) que tu as vu sur ma table. Il cite très peu d'ouvrages français (ni Marc Bloch ni moi). En revanche deux titres de Gibert et de Birot prévus dans la collection de géographie humaine et sociale de Cholley. Il les indique avec la date de 1950 – et ils n'ont pas paru<sup>1</sup>. »

De même, la correspondance est l'occasion d'un échange de documentation avec d'autres savants, une pratique qui garantit l'accumulation bibliographique. Ainsi, dans les années 1950, lorsque Sorre est directeur du Centre d'études sociologiques, les sociologues Pierre Naville (1904-1993) et Henri Desroche (1914-1994) écrivent à Sorre afin de lui fournir de la documentation<sup>2</sup>.

Si cette vie savante est celle d'une vie de lecture et d'écriture, réaffirmons néanmoins ici une évidence :

1. *Ibid.* Lettres de Max Sorre à son fils Maurice, Paris, 4 août 1951 et 3 août 1954.

2. *Ibid.* Lettre de Pierre Naville à Max Sorre, sans date, Paris ; lettre d'Henri Desroche à Max Sorre, Gif-sur-Yvette, 11 décembre 1953.

*La vie savante*

comme l'attestent ces lettres, ces pratiques sont éminemment plurielles. La lecture oscille en effet entre le fait de feuilleter distraitement un livre, de le relire ou de l'examiner de manière attentive, et de corriger des épreuves. De même, l'écriture répond à différentes injonctions : ce peut être la rédaction à un rythme soutenu, l'élaboration de bibliographies, l'établissement de comptes-rendus, de fiches érudites, la tenue d'une correspondance, etc. Autant d'usages qui dépendent donc des finalités et des temporalités savantes dans lesquelles s'inscrit le géographe. Cependant, cette vie lettrée peut également avoir des interstices moins austères, des plaisirs de lecture, comme lorsque Sorre témoigne à Claude Lévi-Strauss de l'intérêt qu'il a pris à lire *Tristes Tropiques* :

J'ai un peu tardé à vous dire tout le plaisir que j'ai pris à votre livre. Vos Bororo, vos Nambikwara et leurs congénères sont d'un intérêt bien puissant. Plus encore l'ethnologue qui les regarde vivre, tâche de les comprendre et cherche dans leur étude un soulagement à son inquiétude. Votre méditation rejoint celle du biologiste – et le géographe bien sûr rejoint ethnographes et biologistes. Dès que nous dépassons le niveau de la pure technique nous sommes confrontés avec les problèmes que vous posez dans votre dernier chapitre – celui qui me paraît essentiel et dont pourtant je parlerai à peine dans mon CR aux *Annales de géographie* ! [...] Il est tout de même salubre de regarder toutes ces choses en face. Vous m'avez invité à le faire avec vous et je vous en remercie<sup>1</sup>.

1. BNF, fonds Claude Lévi-Strauss, NAF 28150 (202). Lettre de Max Sorre à Claude Lévi-Strauss, Paris, 27 novembre 1955.

*Portraits de géographes en lecteurs*

Une telle posture savante se retrouve chez Roger Dion. En 1948, l'obtention d'une chaire au Collège de France signe « un certain éloignement » de ce dernier de la communauté géographique (Broc, 1982, p. 213). Après l'intermède d'une année, en 1946-1947, où il est détaché comme professeur invité à l'université de Sao Paulo, son existence scientifique se fait plus érudite et plus lettrée, entièrement orientée vers cette géographie historique qu'il tente de (re)construire. Ses travaux sur le monde rural, notamment son *Histoire de la vigne*, sont davantage appréhendés comme l'œuvre d'un historien, précisément « l'œuvre d'un géographe qui s'est délibérément tourné vers les origines historiques du vignoble français » (Sorre, 1961, p. 189). Ses collègues sont décontenancés par cette approche – comme Sorre qui témoigne : « Malgré tout, l'écologiste qui est en moi n'est pas sans ressentir quelque trouble » (*idem*) –, mais aussi élogieux devant tant d'érudition, comme Raoul Blanchard : « Dion a tout lu : les Grecs, les Romains, textes et épigraphie, de *L'Odyssee* à saint Augustin, et tous les auteurs qui les ont commentés ; les cartulaires et auteurs médiévaux, les recueils d'actes et d'ordonnances, les chansons de geste, et tout ce qu'on a écrit sur ces documents, puis Rabelais, La Fontaine, les médecins, les agronomes, Colbert, Saint-Évremond, historiens, géographes : personne ne manque à l'appel [...] » (Blanchard, 1960, p. 356). Le temps passant, Dion se consacre de plus en plus à l'étude de la Méditerranée antique. Quand il ne cherche pas à définir où vivait la déesse Circé (Dion, 1971), il commente et revisite les découvertes archéologiques de Schliemann à Mycènes (*ibid.*, 1972*b*). Cette perspective l'isole



*La vie savante*

également et Dion reconnaît dès 1964 que sa « géographie historique s'est, de plus en plus, enfermée dans l'Antiquité<sup>1</sup> ». Un tropisme érudit qui ne requiert pas d'explorations urbaines, de traversées campagnardes, de plongées statistiques ou d'entretiens semi-directifs. Le géographe semble en effet préférer le compagnonnage des auteurs classiques (Homère, Hérodote, Strabon, César, etc.), relisant inlassablement leurs écrits (*ibid.*, 1972a et 1977). Dans ses « Notes de travail », Dion recopie sur différents feuillets des extraits de Varron et de Montesquieu. Il y relève aussi de nombreuses informations puisées dans des archives, ouvrages et revues comme les *Annales* (Léveillé, 2019b). Mais, à l'écouter, Dion est tel un moine, coupé du siècle ; le monde contemporain n'est plus le sien. Il en témoigne ainsi à Sorre lorsqu'il reçoit un de ses livres : « Je vous remercie de m'avoir envoyé, sous une dédicace à laquelle j'ai été très sensible, votre beau livre intitulé : *L'Homme et la Terre*, qui me promène dans un monde dont je sais si peu de choses [...] »<sup>2</sup>. Cet éloignement semble également prégnant au Collège de France où Dion est « perçu comme plutôt “solitaire” peu féru du travail en équipe », essentiellement « plus proche des philologues et des archéologues que de ses collègues géographes » (*ibid.*, 2019a).

L'année où décède Roger Dion, c'est une tout autre ambition et démarche qui guide un autre Roger, Brunet

1. Archives du Collège de France, 16 CDF 102, fonds Roger Dion, dossier individuel. « Aperçu du travail accompli depuis 1948 en la chaire de géographie historique de la France », 22 mars 1964.

2. AP, fonds Max Sorre. Lettre de Roger Dion à Max Sorre, Paris, 20 février 1962.

*Portraits de géographes en lecteurs*

celui-ci, dans la publication de son texte « Géographie du Goulag » (1981). Ce dernier, n'ayant pu enquêter sur le terrain, se doit de recourir à de nombreuses lectures : « Certes, les données sont encore minces, et l'enquête sur le terrain se heurte à des difficultés essentielles : être admis dans l'archipel supposerait des conditions très particulières, et ne permettrait pas d'explorer beaucoup d'îles » (Brunet, 1981, p. 216). Le géographe recourt alors aux écrits d'Alexandre Soljenitsyne (*L'Archipel du Goulag*, *Le Premier Cercle*) de Varlam Chalamov (*Récits de la Kolyma*), d'Evguénia Guinzbourg (*Le Vertige*, *Le Ciel de la Kolyma*), d'Édouard Kouznetsov (*Journal d'un condamné à mort*), de Gueorgui Vladimov (*Le Fidèle Rouslan*), mais aussi d'Andreï Sakharov, d'Avraham Shifrin, d'Andreï Amalrik, de Vladimir Boukovski, de Boris Komarov, etc. Brunet use également d'une documentation diverse issue autant d'organisations non gouvernementales comme Amnesty International – qui publie en 1980 un rapport sur « Les prisonniers d'opinion en URSS » – que des administrations soviétiques, ainsi qu'à d'autres spécialistes du pays (Nikolaï Nékrassov, Georges Nivat, Hélène Carrère d'Encausse, etc.). Contrairement à son collègue Pierre George (1909-2006), qui reprenait sans grande précaution et recul les statistiques des annuaires soviétiques jusque tard dans les années 1970, il s'agit d'abord pour Brunet de donner une image aussi fidèle que possible de la société en URSS.

C'est donc une géographie en chambre, comparable par sa méthodologie documentaire à une anthropologie en chambre typique de certains durkheimiens comme Marcel Mauss, que pratique ici Brunet. Rappelons

*La vie savante*

en effet que pour écrire son « Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskimos » (1906), Mauss était resté « dans sa bibliothèque, pour y assembler et corrélérer des données produites par d'autres, et ainsi saisir de loin ce que l'on ne discerne pas de près » (Schlanger, 2012, p. 60). Pour sa *Géographie du Goulag*, Brunet ne procède pas autrement. Or, une telle approche monographique et livresque permet de produire des connaissances et des perspectives nouvelles sur la question. A contrario du dédain qui s'est développé contre une géographie ou une anthropologie de cabinet (plus ou moins précocement au xx<sup>e</sup> siècle selon la place qu'occupait le terrain dans ces différentes sciences sociales), le texte de Brunet témoigne du « profit méthodologique » (Mauss) de ce type de pratiques savantes. Ainsi, de la même façon que Sorre travaillait à l'élaboration de concepts – tel celui de *complexe pathogène* en 1928 –, la pratique lettrée de Brunet s'inscrit également dans une réflexion théorique, en l'occurrence la conception de sa notion d'*antimonde* qui intervient précisément au début des années 1980, au moment où il publie son article. Telle que définie quelques années plus tard, la notion recouvre « les espaces hors-la-loi, hors la loi commune du moins », l'*antimonde* étant « un espace d'aliénation » (Brunet *et al.*, 1992). Pour le chercheur, « la géographie de ces “trous noirs” est par essence mal connue. C'est vers eux qu'il faudrait envoyer les explorateurs nouveaux. C'est là que la géographie a encore des terres à découvrir » (*idem*). En convoquant la littérature russe, Brunet cherche donc à explorer le Goulag comme *antimonde*, comme un système

*Portraits de géographes en lecteurs*

géographique parallèle, mais un espace autre qui a sa cohérence et son fonctionnement internes :

Le monde parallèle du Goulag se calque ainsi sur l'organisation apparente de l'espace environnant ; l'envers du miroir est à l'image de l'endroit, la structure cachée révèle la vraie nature de son Autre. Soljenitsyne avait d'ailleurs souligné déjà à la fois ce parallélisme et cette distance, en analysant le système de transport du Goulag, qui a ses ports et ses voies particulières, ses véhicules propres (les fameux *stolypines*, wagons cellulaires déjà anciens), ses gares de triage (d'assez nombreux « camps de transit ») et ses points de contact avec le réseau public. [Brunet, 1981, p. 226]

Travailler sur le Goulag à distance, essentiellement en lisant donc, à partir des témoignages littéraires disponibles, s'avère pour Brunet une expérience de pensée géographique. Il s'agit notamment de montrer qu'une approche en termes d'analyse spatiale, précisément en termes systémiques – le Goulag est présenté comme un « sous-système de régulation d'un système national stabilisé » –, est opérante pour penser ce régime concentrationnaire. En somme, son texte s'avère être une construction intellectuelle à partir de discours déjà donnés.

Si cet usage de la littérature s'explique à la fois par les contraintes empiriques évoquées et l'appétence théorique de Brunet, il témoigne aussi d'une fascination pour la littérature russe de manière générale, concentrationnaire ou pas. Ainsi, on peut émettre l'hypothèse – qui demanderait à être vérifiée auprès de son auteur – que Brunet, parce qu'il est justement un grand

*La vie savante*

lecteur et qu'il a lu Soljenitsyne et d'autres auteurs, a précisément eu l'idée d'écrire cet article. En cela, il n'y a pas « d'un côté la littérature et de l'autre la vie », ici savante, « dans un face-à-face brutal et sans échanges qui rendrait incompréhensible la croyance aux livres » (Macé, 2011, p. 9). L'exemple de Brunet témoigne, s'il le fallait, que la littérature peut servir de point d'origine ou d'impulsion à un projet scientifique. La parution en 1980 de la thèse de Marie-Claude Maurel (née en 1947), *La Campagne collectivisée. Société et espace rural en Russie*, qui faisait déjà un large usage de la littérature soviétique comme source (Fiodor Abramov, Andreï Amalrik, Boris Mojaïev, *Constantin Paoustovski*, Vladimir Tendriakov, etc.), a également pu être décisive pour Brunet. La géographe y proclamait qu'une « attention particulière doit être accordée aux sources à caractère littéraire, romans, récits, nouvelles [...] Le recours systématique aux sources à caractère littéraire permet de substituer à l'approche directe, entravée par les conditions de déplacement réservées à l'observateur étranger, un ensemble de témoignages vécus d'une grande qualité d'observation » (Maurel, 1980, p. 23-24). Ces différentes incitations littéraires, cette attention à d'autres manières d'approcher la réalité soviétique, représentent aussi une forme de retour critique de Brunet sur son propre engagement communiste de jeunesse.

C'est une tout autre finalité qui anime Jean-Louis Tissier. À une époque – les années 1970 et 1980 – où la littérature n'est pas encore instituée en un objet identifié de la géographie française, Tissier va progressivement contribuer à l'ériger en un terrain reconnu

*Portraits de géographes en lecteurs*

et arpenté. Le géographe n'occupe pourtant pas les marges de sa discipline puisqu'il est alors enseignant à l'ENS de Saint-Cloud depuis 1972. À partir d'une interrogation paysagère initiale, il questionne prioritairement les textes de Julien Gracq et publie un premier article intitulé « De l'esprit géographique dans l'œuvre de Julien Gracq » (Tissier, 1981). Le compagnonnage intellectuel et amical de Jean-Louis Tissier avec Philippe Pinchemel (1923-2008), professeur à la Sorbonne, est alors important. À la même période, Pinchemel promeut l'œuvre phénoménologique du géographe Éric Dardel (1899-1967) dont il réédite *L'Homme et la Terre*, publié pour la première fois en 1952 (Dardel, 1990). Dans les deux entreprises, une même ambition : retrouver une géographie ayant la sensibilité pour finalité. La lecture de Gracq est alors l'occasion pour Tissier de s'interroger sur l'« identité culturelle » de la géographie :

Sa culture restait en osmose avec la culture classique, elle vivait en partie d'échanges avec d'autres disciplines littéraires et même les morphologues avaient du mal à réduire cette tentation esthétisante. [...] Ces conclusions ne sont-elles valables que pour la culture géographique classique telle que nous l'avons identifiée dans l'œuvre de J. Gracq ? Le fait que nous-même l'ayons reconnue nous paraît indiquer qu'il reste dans l'éducation géographique actuelle beaucoup d'éléments empruntés à cette période « classique » et qu'il serait peut-être dommage de les sacrifier. [Tissier, 1981, p. 59]

Dans ces lignes sourd une certaine nostalgie de l'auteur pour un temps où la géographie n'avait pas

*La vie savante*

rompu avec la tradition des humanités classiques, pour un temps où les géographes travaillaient le style de leur prose. Devant une discipline, au tournant des années 1980, qui lui apparaît de plus en plus formelle et desséchée, nourrie de théories, calculs et nombres, les écrits de Gracq – mais aussi de Pierre Michon – peuvent servir à la fois d’antidote et de viatique. L’alliance de la géographie avec la littérature pourrait alors permettre de retrouver cet âge d’or vidalien et de refonder une nouvelle identité disciplinaire, pour une « géographie humaine [qui] manque souvent d’humanité » (Tissier, 2013, p. 107). En cela, Gracq représente une géographie sensible et incarnée, nourrie de la fréquentation intime – mais savante – des lieux et des hommes :

Ces lignes, extraites d’un récit de Julien Gracq, ne peuvent laisser un géographe indifférent. [...] Entre ce texte et nous naît une complicité. Il faut rendre compte de cette complicité, parce qu’elle peut nous éclairer sur notre identité culturelle : être géographe, ce n’est pas seulement être un « spécialiste » exerçant une activité professionnelle dans un cadre institutionnel défini, c’est aussi une manière d’être sensible au monde, au sens où une émulsion photographique est sensible à certains signaux lumineux. [Tissier, 1981, p. 50-51]

Étudier de tels récits littéraires suppose un acte de foi ontologique dans le géographique. Il est partout, pas seulement chez les géographes, et les écrivains l’expriment souvent mieux que la communauté disciplinaire. Ces derniers, et Gracq en particulier, seraient les véritables dépositaires de la tradition classique

*Portraits de géographes en lecteurs*

– c’est-à-dire vidalienne – en géographie. Plus largement, et de la même façon que chez Pierre Michon, on devine chez Tissier une certaine fascination pour les auteurs de la III<sup>e</sup> République, les « Gaston Rounpel, Vidal de La Blache, l’abbé Breuil, Salomon Reinach », c’est-à-dire pour « un monde intellectuel qui n’est plus à la mode, mais qui a produit des choses admirables et qui a été traversé par des fulgurances stylistiques » (Michon, 2007, p. 370).

LIRE, CRITIQUER, SE DISTINGUER

Comme l’observait Bertrand Müller, les historiens des sciences sociales ont longtemps négligé le rôle central que joue la critique bibliographique dans l’organisation de la vie scientifique (Müller, 1994 et 2003). En termes d’investissements et de temps, ces tâches apparaissent pourtant très structurantes et dépassent souvent toutes les autres. Ainsi, Sorre, Dion, Brunet et Tissier ont développé, comme beaucoup d’autres, une intense activité critique et ce dans différentes revues. Dans les années 1920, lorsque Sorre est à l’université de Lille, une grande partie de son activité est consacrée à la réalisation du *Bulletin de la Société de géographie de Lille*. Il y rédige l’essentiel des comptes-rendus, une production qui représente plusieurs centaines de pages. Cet investissement critique se développe et s’institutionnalise encore davantage à partir de la fin des années 1940. En 1947, il devient codirecteur



### *La vie savante*

des *Annales de géographie* et en 1948 il prend en charge la rubrique « Morphologie sociale » au sein de *L'Année sociologique*, d'abord avec Georges Davy (1883-1976), puis seul. Dans le cadre de ces revues, il produit une grande quantité de recensions, mais il doit également les solliciter, les lire et les approuver – de nombreuses lettres de sa correspondance concernent ce processus bibliographique. Cette vie lettrée n'en est pas pour autant hors du siècle, puisque cette position de relecteur à la tête d'une rubrique de sociologie et d'une revue de géographie confère une centralité et un pouvoir qui est, comme on le sait, un pouvoir de police de l'écriture. De fait, au début des années 1950, Sorre demande à certains auteurs d'enlever des allusions politiques de leurs articles.

Dans cette vie lettrée, la lecture et la convocation de certains auteurs sont aussi le lieu d'une individuation savante, d'une « subjectivation du discours », pour reprendre de nouveau une expression de Laurent Demanze (2015), Montaigne écrivant ainsi dans les *Essais* (livre I) : « Je ne dis pas les autres, sinon pour d'autant plus me dire. » De même, les géographes évoqués laissent transparaître l'importance ou le retentissement de certains écrits ou de certaines œuvres et l'identification qu'elle fait naître. Faire part de ses lectures, se donner des modèles savants, c'est d'abord créer un « espace d'expression de soi », mais également revendiquer une singularité.

Dans les années 1940 et 1950, on assiste à l'affiliation de Sorre à de grandes figures savantes, principalement Alexander von Humboldt, Friedrich Ratzel et Paul Vidal de La Blache. Si cette affiliation intervenait

*Portraits de géographes en lecteurs*

discrètement dans des textes antérieurs, elle s'affiche et se revendique désormais avec netteté. Souligner les propriétés qui caractérisent ces auteurs, c'est en effet moins les reconstruire comme des figures historiques que se définir de manière réflexive. La singularisation savante se construit donc par ces affiliations récurrentes, où les qualités éthiques et scientifiques d'un prédécesseur sont retraduites et incorporées par l'auteur. En soi, le procédé n'est pas particulièrement original puisque l'on retrouve cette incorporation réflexive de valeurs dans de nombreux textes savants<sup>1</sup>. Se donner des modèles engrange aussi un second bénéfice, à savoir une certaine disqualification des pratiques concurrentes. En 1959, lorsque Sorre écrit un opuscule sur Humboldt, c'est une manière de promouvoir une géographie générale, encyclopédique et humaniste, attachée aux relations avec les sciences du vivant. Revendiquer ces propriétés disqualifie donc aussi implicitement les pratiques disciplinaires concurrentes, celles de la spécialisation et de la régionalisation. De même, les références à Ratzel et à Vidal de La Blache promeuvent la pertinence d'une *anthropogéographie* ou d'une géographie humaine, c'est-à-dire d'une science qui s'impose peu de limites.

L'*ethos* savant de Sorre est donc éminemment classique, celui du lettré du XIX<sup>e</sup> siècle, plutôt que celui du *social scientist* réalisant des recherches empiriques. En défendant ce qui fait tradition, en tentant

1. Citons, à titre d'exemple, l'*Esquisse pour une auto-analyse* dans laquelle Pierre Bourdieu se décrit en creux lorsqu'il évoque la figure de Georges Canguilhem (Bourdieu, 2004, p. 40-45).

*La vie savante*

d'« assure[r] la conservation de ce que nous avons de meilleur », Sorre s'inscrit indéniablement dans une posture conservatrice, comme le gardien du temple. Si cette revendication met en exergue la tradition vidalienne et permet de s'ériger comme l'un des derniers dépositaires du legs, elle joue également du clivage générationnel, c'est-à-dire les anciens contre les modernes, à savoir les « jeunes géographes » qui privilégient « l'extrême spécialisation » et qui dédaignent « l'expression littéraire » (Sorre, 1957 et 1959). Par ce rappel des autorités canoniques, il y a une certaine forme d'antimodernisme et de stylisation savante qui se trouve donnée là.

Si l'on retrouve une telle dimension dans le discours de Roger Dion, la singularisation se joue alors du côté de l'histoire. Dans sa leçon inaugurale au Collège de France « La géographie humaine rétrospective », Dion s'inscrit davantage dans la lignée de ses devanciers philologues et historiens plutôt que du côté des géographes qui l'ont précédé. Précisément, Dion revendique Michelet comme modèle au titre de l'alliance qu'il aurait su construire entre l'histoire et la géographie. L'historien, qu'il cite à de nombreuses reprises dans son texte séminal, se trouve érigé en étendard d'une géographie historique ; ses propos sont repris pour mieux se dire et pour figurer des recherches futures :

Michelet écrivait dès 1826 dans le journal de ses idées : « Je voudrais faire une géographie à la fois physique et politique. Ce serait en partie un manuel historique par ordre géographique. » [...] Il demandait à la géographie de nous découvrir ce qu'il appelle la « tyrannique

*Portraits de géographes en lecteurs*

suprématie » de la nature et de nous mettre ainsi en état de saisir l'émouvante grandeur des efforts et des créations indéfiniment renouvelées par lesquels les hommes ont cherché à s'affranchir de cette tyrannie. « Mystérieux enfantement, disait-il, mêlé de nécessité et de liberté, dont l'histoire doit rendre compte. » Ces idées trouvèrent leur illustration dans le *Tableau de la France*, qui parut en 1833. [Dion, 1949, p. 18]

En cela, Roger Dion partage l'idée de Michelet que « c'est l'histoire qui révèle sa nature à la France » (Petitier, 2000, p. 150), comme à tout autre espace – conception qui guide ses différentes entreprises de géographie historique de la Méditerranée.

C'est une même logique d'affiliation que l'on retrouve chez Jean-Louis Tissier. Par sa façon et sa constance à commenter ses auteurs de prédilection (Julien Gracq, Pierre Michon et Claude Simon notamment), il construit et promeut une géographie sensible, du vécu ou de l'existence. En décelant par exemple le souci toponymique de certains écrivains, comme dans les *Vies minuscules* de Michon (Tissier, 2013), il montre aux géographes la nécessité de déchiffrer la latence textuelle dont les noms de lieux sont porteurs et retrouve par là même l'attention de la géographie historique pour les désignations territoriales. Précisément, les noms de lieux donnent accès à la signification des paysages, à la représentation ou à l'histoire d'un pays – donc au vécu de ses habitants –, en d'autres termes à un certain « sens commun géographique » (Chamboredon, 1988). S'intéresser à ces *Vies minuscules*, c'est donc à la fois comprendre cette géographie des marges – les terres ingrates de la Creuse – et réintégrer ce vécu – ces

*La vie savante*

« marginalisations intérieures » – trop délaissé pour l’auteur par le discours géographique.

Ce faisant, Tissier crée un espace d’expression de soi, à la charnière entre le littéraire et le géographique. Dans ses écrits, ses deux penchants s’entreretiennent l’un et l’autre. Ainsi, lorsqu’il évoque Claude Simon :

Dans *L’Acacia*, il y a un passage que j’apprécie particulièrement, c’est la remontée, depuis Madagascar, des parents, au mois de juin ou de juillet 14 quand allait se déclencher la guerre. C’est une sorte de travelling sur un bateau, et en fait, ce qui est décrit ce n’est pas tant – disons les paysages que l’on voit – c’est le changement de milieu. Le changement de milieu : on remonte en latitude les zones climatiques depuis la zone tropicale humide, de l’océan Indien puis la mer Rouge, et puis c’est le grand désert, le canal de Suez, et peu à peu il entre dans la Méditerranée, il passe de la Méditerranée chaude du Sud-Est, vers une Méditerranée tempérée du Nord-Ouest. Le bateau touche enfin terre à Marseille. Là, il y a une forme de sensibilité reconstituée à ce que pouvait être ce retour, à travers non pas des anecdotes du bord comme on en a quelquefois, des jeux, des repas, etc. C’est le passage, selon la grande diagonale qui mène des tropiques au tempéré méditerranéen. C’est pour moi une réussite qui excède la seule géographie positiviste. [Laurichesse et Tissier, 2015, p. 85-86]

L’extrait nous dévoile le style perceptif de Jean-Louis Tissier. C’est d’abord la reconnaissance d’une profonde affinité avec la perception sensible de l’écrivain qui décrit cette remontée : un même *habitus*, une même façon d’être au monde. Ce faisant, c’est donc également la reconnaissance de soi dans ce texte. Avec une attention et une préférence pour des auteurs

*Portraits de géographes en lecteurs*

comme Simon, Gracq et Michon, Jean-Louis Tissier souhaite élargir le discours géographique à d'autres expériences. Témoigner d'une reconnaissance envers ces textes enregistre la revendication d'une position savante : une géographie définie dans une acception phénoménologique et sensible, comprise comme une expérience herméneutique du monde :

On pourrait dire que Simon construit sa géographie, il n'est pas comme Gracq géographe labellisé dès le début, il construit sa géographie en considérant la terre elle-même comme écrite. Écrite par les eaux, écrite par les hommes ; le cadastre, etc. Il y a une sorte de rapport textuel à la terre, paysages, lieux, figures, il y a quelque chose dans cette écriture de la terre qui le contente. Pour moi, là, on est au cœur de la géographie la plus authentique. C'est-à-dire que la géographie, quand elle naît en Grèce, c'est l'étude de l'écoumène, la manière dont les hommes habitent le monde. Peu à peu, quand on se construit une culture, une curiosité en dehors des savoirs savants, il y a cette attention qui dénote en quelque sorte un penchant géographique, peut-être une addiction géographique [...]. [Laurichesse et Tissier, 2015, p. 95]

Pour Tissier, la littérature – les auteurs évoqués – exprime précisément cette question de l'habitation humaine de la Terre et retrouve, de ce fait, la géographie dans une commune interrogation éthique, si du moins on donne « au mot *ethos* son sens élémentaire, qui est l'habitable, le séjour, la demeure » (Besse, 2000, p. 144)<sup>1</sup>.

1. Sur ce rapport entre géographie et phénoménologie, voir plus largement l'ouvrage en question de Jean-Marc Besse.

*La vie savante*

## DE PLAIN-PIED DANS LES LIVRES

Si la vie érudite et lettrée de ces géographes a des temporalités différentes, n'oublions pas qu'elle s'inscrit également dans différents lieux de savoir que peuvent être la table, le bureau ou le cabinet, la maison d'édition, le laboratoire et sa bibliothèque, autant de lieux dans lesquels ces géographes passent beaucoup de temps, en particulier le bureau. Dès 1945, Sorre indique qu'il ne va « guère à la Sorbonne que pour les réunions<sup>1</sup> ». Il est, selon ses propres termes, « sommé d'aller prendre l'air ». À cette époque, ses autres lieux de prédilection sont la maison d'édition Armand Colin – il mentionne qu'il a « passé hier chez Colin une heure à examiner un livre » – l'Institut de géographie et le Centre d'études sociologiques. Ces lieux dessinent un espace savant rétréci, circulaire autour du Jardin du Luxembourg, essentiellement le Quartier latin donc, entre son appartement rue Guynemer, l'Institut rue Saint-Jacques et la librairie Colin à l'angle du boulevard Saint-Michel et de la rue de L'Abbé-de-l'Épée. D'autres lieux savants ou littéraires peuvent également polariser certains des géographes évoqués. La passion de Jean-Louis Tissier pour Julien Gracq s'épanouit notamment à Saint-Florent-le-Vieil, au sein de la maison dédiée à l'écrivain. Outre de fréquents passages et interventions, Tissier a collaboré en particulier à la

1. AP, fonds Robert Schnerb. Lettre de Max Sorre à Robert Schnerb, Paris, 25 mai 1945.

*Portraits de géographes en lecteurs*

conception de « La chambre des cartes », inspirée de l'œuvre de Gracq, précisément du chapitre éponyme dans *Le Rivage des Syrtes*. Partant, de tels lieux matérialisent une inscription lettrée, une manière d'être autant littéraire que géographe, si tant est qu'une telle distinction ait donc véritablement un sens dans ce cas d'espèce.

Mais dresser le portrait du géographe en lecteur, érudit ou lettré, c'est sans doute explorer une dimension moins glorieuse dans l'élaboration du savoir. L'écriture se cantonne parfois dans un cumul documentaire, chez Sorre et Dion par exemple. C'est pourquoi cette manière de procéder a suscité une forme de rejet : c'est le cas de Paul Rivet (1876-1958) qui dénonce les élaborations scientifiques ne se fondant pas sur l'observation (Laurière, 2008) ou de certains géographes, comme Jean Dresch (1905-1994), qui valorisent *a contrario* la spécialisation et le terrain. De fait, ce n'est pas ici le géographe qui nomadise, herborise ou observe avec son carnet, figure souvent valorisée par certains auteurs, parfois dans une mystique du terrain. Comme si, avec l'émergence de la géographie universitaire et professionnelle, celle-ci n'était plus que de « plein vent », selon une expression popularisée par Lucien Febvre. À la manière de Jean-Louis Fabiani, ce portrait a donc cherché à dévoiler un aspect du métier que l'on met trop rarement en valeur et parfois totalement sous le boisseau, en soulignant notamment certains plaisirs de lecture qui font aussi le sel d'une vie savante. Certes, l'injonction est aujourd'hui à la création, à la spécialisation et surtout à la production bibliographique – un excès de



*La vie savante*

publications scientifiques qui génère une crise de la lecture, l'expansion du matériel bibliographique réduisant le temps disponible pour le lire (Abbott, 2016). Reste que l'exemple de géographes qui prennent en compte la littérature dans leur réflexion scientifique et/ou consacrent une grande partie de leur temps à lire leurs contemporains et à les commenter, pratiquant par là même une forme de discussion intellectuelle ininterrompue, peut également s'avérer salutaire.

## BIBLIOGRAPHIE

- ABBOTT Andrew (2001), *Chaos of Disciplines*, Chicago, University of Chicago Press.
- ABBOTT Andrew (2016), « The demography of scholarly reading », *The American Sociologist*, vol. 47, n° 2-3, p. 302-318.
- ADELL Nicolas (2020), « Lettrés, érudits, savants. Manières d'être et façons de faire avec le savoir », in Jean-François Bert et Christian Jacob (dir.), *Spectres de l'érudition*, Paris, Éditions de l'EHESS [à paraître].
- BEAUJEU-GARNIER Jacqueline (1963), « Maximilien Sorre (1880-1962) », *L'Information géographique*, vol. 27, n° 1, p. 38-39.
- BESSE Jean-Marc (2000), « Entre géographie et paysage, la phénoménologie », in *Voir la Terre. Six essais sur le paysage et la géographie*, Arles, Actes Sud/ENSP, p. 115-145.
- BESSE Jean-Marc (2015), « Cartographie et grandeurs de la Terre. Aspects de la géographie européenne

*Portraits de géographes en lecteurs*

- (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle) », in Dominique Pestre (dir.), *Histoire des sciences et des savoirs*, vol. 1 : *De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, p. 157-175.
- BLANCHARD Raoul (1960), « Roger Dion, Histoire de la vigne et du vin en France, des origines au XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue de géographie de Lyon*, vol. 35, n° 3, p. 353-356.
- BOURDIEU Pierre (2004), *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raisons d’agir, « Cours et travaux ».
- BROC Numa (1982), « Roger Dion (1896-1981) », *Annales de géographie*, t. 91, n° 504, p. 205-217.
- BRUNET Roger (1981), « Géographie du Goulag », *L’Espace géographique*, t. 10, n° 3, p. 215-232.
- BRUNET Roger, FERRAS Robert, THÉRY Hervé (dir.) (1992), *Les Mots de la géographie. Dictionnaire critique*, Paris/Montpellier, Reclus/La Documentation française, « Dynamiques du territoire ».
- BRUNET Roger, REY Violette (1996), *Géographie universelle. Europes orientales, Russie, Asie centrale*, Paris, Belin, « Géographie universelle ».
- CHAMBOREDON Jean-Claude (1988), « Carte, désignations territoriales, sens commun géographique : les “noms de pays” selon Lucien Gallois », *Études rurales*, n° 109, p. 5-54.
- DARDEL Éric (1990), *L’homme et la Terre*, Paris, Éditions du CTHS.
- DEMANZE Laurent (2015), *Les Fictions encyclopédiques. De Gustave Flaubert à Pierre Senges*, Paris, Corti.
- DION Roger (1949), « La géographie humaine rétrospective », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 6, p. 3-27.
- DION Roger (1959), *Histoire de la vigne et du vin en France des origines au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, autoédition.
- DION Roger (1971), « Où situer la demeure de Circé ? », *Bulletin de l’Association Guillaume-Budé*, n° 30, décembre, p. 479-533.

*La vie savante*

- DION Roger (1972a), « Géographie odysseenne », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, vol. 27, n° 1, p. 158-162.
- DION Roger (1972b), « À Mycènes, Schliemann s'est-il trompé autant qu'on l'a dit ? », *Bulletin de l'Association Guillaume-Budé*, n° 31, p. 479-486.
- DION Roger (1977), *Aspects politiques de la géographie antique*, Paris, Les Belles Lettres, « Études anciennes ».
- FABIANI Jean-Louis (2015), *La sociologie comme elle s'écrit. De Bourdieu à Latour*, Paris, Éditions de l'EHESS, « Cas de figure ».
- LAURICHESSE Jean-Yves, TISSIER Jean-Louis (2015), « Claude Simon géographe et ses lieux de mémoire », *Carnets de Chamignadour*, n° 11, p. 121-144.
- LAURIÈRE Christine (2008), *Paul Rivet, le savant et le politique*, Paris, Publications du Muséum national d'histoire naturelle, « Archives ».
- LEFORT Isabelle (2012), « Le terrain : l'Arlésienne des géographes ? », *Annales de géographie*, vol. 687-688, n° 5, p. 468-486.
- LÉVEILLÉ Laure (2019a), « Roger Dion (1896-1981). L'homme, le savant, les principaux ouvrages », *Colligere. En ligne* : <https://archibibscdf.hypotheses.org/4161>.
- LÉVEILLÉ Laure (2019b), « À la découverte de fonds "Roger Dion" ». *Colligere. En ligne* : <https://archibibscdf.hypotheses.org/4299>.
- MACÉ Marielle (2011), *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, « Nrf Essais ».
- MARX William (2009), *Vie du lettré*, Paris, Minuit, « Paradoxe ».
- MAUREL Marie-Claude (1980), *La Campagne collectivisée. Société et espace rural en Russie*, Paris, Anthropos.
- MICHON Pierre (2007), *Le roi vient quand il veut. Propos sur la littérature*, Paris, Albin Michel.

*Portraits de géographes en lecteurs*

- MÜLLER Bertrand (1994), « Critique bibliographique et construction disciplinaire : l'invention d'un savoir-faire », *Genèses*, n° 14, p. 105-123.
- MÜLLER Bertrand (2003), *Lucien Febvre, lecteur et critique*, Paris, Albin Michel, « Histoire ».
- ORAIN Olivier (2009), *De plain-pied dans le monde. Écriture et réalisme dans la géographie française au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, L'Harmattan, « Histoire des sciences humaines ».
- ORAIN Olivier (2015), « Roger Brunet, une trajectoire », *Esprit critique* [blog]. En ligne : [www.esprit-critique.net/roger-brunet-une-trajectoire.html](http://www.esprit-critique.net/roger-brunet-une-trajectoire.html).
- PETITIER Paule (2000), « D'un tableau l'autre. Le *Tableau de la France* de Michelet et le *Tableau de la géographie de la France* de Vidal de La Blache », in Marie-Claire Robic (dir.), *Le Tableau de la géographie de la France de Paul Vidal de La Blache*, Paris, CTHS, p. 127-150.
- ROBIC Marie-Claire (2006), « Une discipline se construit. Enjeux, acteurs, positions ». in Marie-Claire Robic (dir.), *Couvrir le monde. Un grand XX<sup>e</sup> siècle de géographie française*, Paris, ADPF, p. 14-52.
- SCHLANGER Nathan (2012), « Une technologie engagée. Marcel Mauss et l'étude des techniques dans les sciences sociales », in *Techniques, technologie et civilisation*, Paris, Puf, « Quadrige », p. 17-134.
- SENGES Pierre (2011), *Environnements et mesures*, Paris, Gallimard, « Le cabinet des lettrés ».
- SIMON Dylan (2021), *Max Sorre, une écologie humaine. Penser la géographie comme science de l'homme*, Paris, Éditions de la Sorbonne, « Histoire environnementale ».
- SORRE MAX (1943-1952), *Les Fondements de la géographie humaine*, 3 tomes, Paris, Armand Colin.
- SORRE MAX. (1957), *Rencontres de la géographie et de la sociologie*, Paris, Marcel Rivière, « Petite bibliothèque sociologique internationale ».

*La vie savante*

- SORRE Max (1959), *Alexandre de Humboldt (1769-1859)*, Paris, Cahiers de l'Institut des hautes études de l'Amérique latine.
- SORRE Max (1961), « Deux ouvrages sur la viticulture française de R. Dion et G. Galtier », *Annales de géographie*, t. 70, n° 378, p. 189-193.
- TISSIER Jean-Louis (1981), « De l'esprit géographique dans l'œuvre de Julien Gracq », *L'Espace géographique*, t. 10, n° 1, p. 50-59.
- TISSIER Jean-Louis (1995), « Entretiens », in Julien Gracq, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, p. 1193-1210.
- TISSIER Jean-Louis (2013), « Les Vies minuscules de Pierre Michon, ou l'assomption d'une ruralité en marge », *Géographie et cultures*, n° 87, p. 95-108.
- TISSIER Jean-Louis (2016), « Les Terres du couchant de Julien Gracq. Empire sédentaire versus empire nomade », *L'Espace géographique*, t. 45, n° 4, p. 368-377.
- TISSIER Jean-Louis (2017), « Des lieux majuscules », in Agnès Castiglione et Dominique Viart (dir.), *Pierre Michon*, Paris, Éditions de l'Herne, « L'Herne », p. 261-264.